



Québec à pied

Kate Brook

Traduit par Pascal Raud

Révisé par Caroline Décoste

Photos de Kate Brook



Kate Brook est une autrice britannique dont le premier roman, *Not Exactly What I Had in Mind*, a été publié en 2022. Du 1^{er} au 31 août, Kate Brook était en résidence d'écriture dans la ville de Québec où elle est venue travailler sur son deuxième roman. Ce séjour de création faisait partie d'un projet de résidences circulaires entre cinq villes littéraires de l'UNESCO : Norwich, Bucheon, Barcelone, Cracovie et Québec.



En août 2024, j'ai eu le privilège inattendu de passer un mois loin de chez moi, le Royaume-Uni, et de séjourner dans la ville de Québec pour une résidence d'écriture à la Maison de la littérature.

J'avais déjà visité la région des années auparavant, et passé quelques jours dans la ville de Québec elle-même, et bien que je ne me souvenais d'aucun détail, je me rappelais qu'elle était belle. Même en sachant cela, quand je suis arrivée, sa beauté m'a quand même surprise. Il y avait tant à explorer, tellement de rues et de bâtiments et de paysages à découvrir, qu'il me semblait presque criminel de passer des heures à fixer un document Word sur mon ordinateur portable.

Mais écrire – plus spécifiquement, écrire mon deuxième roman – était ce pour quoi j'étais là. Je n'avais jamais bénéficié d'autant de temps pour m'y consacrer, et il me semblait tout aussi criminel de ne pas utiliser ce temps à bon escient. J'ai donc fait de mon mieux pour atteindre un équilibre entre progresser dans l'écriture de mon roman et être pleinement présente dans le décor qui m'entourait.

J'ai passé la majorité de ma résidence entre mes lieux d'écriture préférés, à la fois intérieurs (la Maison de la littérature elle-même, la bibliothèque Claire-Martin, la bibliothèque Gabrielle-Roy, un fauteuil bien précis du Second Cup de la place D'Youville, dans le coin près de la fenêtre) et extérieurs (le Passage Olympia, une table de pique-nique sur les plaines d'Abraham, la cour du Musée national des beaux-arts du Québec, le parc près du terminal de traverse à Lévis). Certains jours, je mettais simplement mon ordinateur dans mon sac et je prenais la route sans destination particulière en tête, m'arrêtant pour écrire partout où je pourrais rester assise pendant un bon moment sans être dérangée.

Écrire est un de mes passe-temps préférés, mais mon autre passe-temps préféré, c'est marcher. Aussi, lorsque je ne faisais pas l'un, je faisais l'autre. Bien que je n'aie pas de permis de conduire, j'ai réussi à marcher dans des paysages magnifiques en dehors de la ville – principalement grâce à l'auteur Jean Désy, un ami de la Maison de la littérature, qui m'a emmenée dans les montagnes pour une randonnée. Nous avons traversé une forêt verdoyante et emprunté un sentier rocailleux le long d'une cascade, avant de traverser des broussailles et de déboucher sur l'étroite plage d'un lac de montagne. Le lac était entouré d'arbres, sa surface ondulait doucement dans la brise. Nous avons pris le canot de Jean pour une promenade en pagaie et n'avons pas rencontré âme humaine.

Lorsque mon partenaire Roberto m'a rendu visite la dernière semaine de ma résidence, Jean nous a fait faire le tour de l'île d'Orléans et nous a montré son extrémité nord, sauvage et belle : une forêt épaisse laisse place à une grande plage rocheuse qui donne sur le fleuve Saint-Laurent et les collines boisées du Cap-Tourmente. Plus tard cette semaine-là, Roberto et moi avons pris une navette pour le parc national de la Jacques-Cartier. Nous nous sommes promenés au milieu d'espèces d'arbres inconnues ; nous avons peu à peu abandonné notre nervosité tout européenne de rencontrer un ours ; nous avons pique-niqué en surplomb d'une vallée boisée ; et rafraîchi nos pieds post-randonnée dans la rivière large et peu profonde.





De telles promenades ne nécessitent aucune explication. Leur valeur est évidente. Mais lorsque je suis dans des villes inconnues, je m'embarque tout autant dans des aventures moins faciles à expliquer, des randonnées urbaines irrationnellement longues et inefficaces qui évitent délibérément les bus et les systèmes de location de vélo même si – ou peut-être parce que – ils me conduiraient à ma destination en moins de la moitié du temps. C'est assez prévisible : à un moment donné, je choisis un lieu que je désire voir, puis je décide de marcher jusque-là, peu importe la distance à parcourir. Explorer l'espace intermédiaire qui sépare ce lieu de moi ; apprendre en détail de quelle façon sa position, là-bas, est reliée à la mienne, ici ; découvrir à quoi les rues indiquées sur une carte ressemblent d'un point de vue terrestre – une fois l'idée dans ma tête, ces choses me semblent soudainement urgentes et nécessaires. Je me mets alors en route, avec la mission d'assembler à petits points de couture la ville dans ma tête, pour la comprendre comme un continuum plutôt qu'un assemblage de lieux singuliers isolés les uns des autres comme des îles. C'est pour moi parfaitement logique de passer des heures à déambuler dans des rues qui n'ont rien de remarquable, au service de ce projet de cartographie intérieure, mais la plupart du temps, je ne partage pas mes plans, parce que je soupçonne que les gens me regarderont, confus, et me demanderont : « Pourquoi ? »

Lors d'un tel voyage, j'ai marché depuis mon appartement dans le Vieux-Québec jusqu'aux chutes Montmorency, en passant par le domaine de Maizerets et le long du sentier Transcanadien. L'idée de prendre un chemin qui traversait le Canada d'un bout à l'autre était pour moi irrésistible, même si je voyais sur la carte que cette section en particulier est bordée par l'autoroute sur des kilomètres. Ce n'est pas l'attrait le plus charmant de la ville de Québec, c'est certain, et en marchant, j'imaginai bien les regards perplexes – voire peinés – que m'adresseraient les résidents s'ils découvraient que c'était *ainsi* que je choisisais de passer mon temps dans leur ville par ailleurs d'une beauté remarquable : parcourir des kilomètres sur une piste cyclable sous un soleil de plomb, avec des voitures qui passent à toute allure à quelques mètres de là.



Et pourtant il y a une valeur, je pense, à imprimer quelque chose dans sa mémoire de cette façon. On se rappelle les endroits qu'on a marchés parce qu'on se rappelle comment on se sentait pendant qu'on les marchait. Dans le cas présent, j'avais chaud ; je craignais les coups de soleil et la déshydratation ; et j'étais amusée par ma propre folie légère, mais totalement engagée. Lorsque je suis arrivée aux chutes, je me suis rendu compte que j'y étais déjà venue lors de mon précédent séjour à Québec. Mais le souvenir était flou et avec les années, il s'était détaché de sa localisation géographique, au point que les chutes auraient pu être situées n'importe où. Je ne me rappelle rien d'autre de cette journée-là – le trajet en bus pour m'y rendre, où j'étais allée ensuite, ce que je faisais avant. Mais cette fois, j'ai inscrit le trajet aller et retour dans mes muscles. J'ai le sentiment que je n'oublierai pas les chutes aussi facilement cette fois.

Mon trajet de retour m'a conduite à travers la banlieue. Même si j'étais heureuse d'avoir vu les chutes, qui ne manquent pas de provoquer l'admiration, j'étais plus heureuse, d'une certaine façon, de voir les banlieues. Parfois, lorsque je visite un lieu inconnu, les poches de banalité font une plus grande impression que les grandes attractions. Les quartiers résidentiels tranquilles semblent tout à fait anodins aux yeux de leurs habitants, mais pour un étranger, ils sont totalement intrigants. À mes yeux d'Européenne, les banlieues que j'ai traversées représentaient la quintessence de l'Amérique du Nord : des maisons individuelles, une voiture dans chaque allée, des pelouses spacieuses, pas de trottoir. C'est une esthétique qui m'est à la fois familière, parce que je la vois tout le temps dans des films, et inconnue, parce que ça ne ressemble pas du tout aux quartiers résidentiels du Royaume-Uni. Le fait d'être immergée, en trois dimensions, dans un environnement que j'ai l'habitude de voir en deux dimensions, est en soi un plaisir légèrement troublant. Mais je suis également conditionnée à m'attendre à ce qu'on parle anglais dans de tels lieux, avec un accent qui n'est pas le mien. Entendre et voir du français à la place – une langue que j'associe si inextricablement à l'Europe continentale – a bouleversé mes attentes. C'était étrange et déstabilisant dans le meilleur sens du terme.



Quand je suis rentrée chez moi après ce trajet aller-retour de trente kilomètres, j'ai enlevé mes chaussettes de randonnée et découvert une nouvelle blessure : des plaies de frottement, que j'ai inspectées avec fierté. Ce soir-là, j'ai savouré l'épuisement qui vient après une journée à mettre un pied devant l'autre. Il s'agit, comme Frédéric Gros l'écrit dans *Marcher, une philosophie*, d'un « épuisement radieux ». Il s'accompagne de la satisfaction profonde d'avoir laissé à son corps le temps et l'espace de ne faire que ce pour quoi il a été créé, ce pour quoi il a évolué.

Et le lendemain, à nouveau, j'ai écrit.

Marcher et écrire sont depuis longtemps des activités qui vont de pair. Pensez à Virginia Woolf sortant dans les rues de Londres comme Mrs Dalloway, à Baudelaire flânant dans Paris, à Rimbaud vagabondant à travers la France. Comme Robert Macfarlane l'observe dans *Par les chemins*, « le pacte entre l'écriture et la marche est presque aussi ancien que la littérature – une marche n'est qu'à un pas d'une histoire, et chaque chemin raconte ».

D'une certaine façon, les deux semblent opposées, l'une physique et mobile, l'autre mentale et sédentaire. Mais les deux sont des voyages, des explorations, qui se déroulent dans le temps et s'achèment vers un point final sans jamais vraiment s'achever. « Tout comme le stylo se lève de la page entre les mots », écrit Macfarlane, « les pieds du marcheur se lèvent et s'abaissent entre les pas... Écrire et se promener sont des activités continues, un point devant, une persistance de la même couture ou du même flux. »

Dans la ville de Québec, j'ai écrit une histoire et j'en ai marché beaucoup d'autres. Et ces histoires se mélangent et s'entrelacent dans mon esprit et dans mon cœur et dans mon corps, de plus de façons que je ne saurais l'exprimer.